





A.D. Martel

*Le Secret du Faucon*  
*Tome 1*

Illustration : Sheila (Ouroboros Design)

Correction : C. Delacauw

© A.D. Martel

Tous droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés  
pour tous les pays.

ISBN : 9791042405489

Dépôt légal : septembre 2023

Achévé d'imprimer en France

# Table des matières

Chapitre 1 : Les flammes de l'enfer.....	7
Chapitre 2 : La cité comtale.....	25
Chapitre 3 : Premières expériences .....	37
Chapitre 4 : Rencontres .....	59
Chapitre 5 : Le Bal.....	77
Chapitre 6 : La requête.....	95
Chapitre 7 : La volière.....	111
Chapitre 8 : La vie au château .....	137
Chapitre 9 : L'ordre du faucon .....	171
Chapitre 10 : Le sang des innocents.....	199
Chapitre 11 : Exil.....	231
Chapitre 12 : Le cavalier de l'apocalypse.....	255
Chapitre 13 : Les méandres de la vérité.....	285
Épilogue.....	305



# Chapitre 1 : Les flammes de l'enfer

La novice se tenait à genoux devant son lit. Les rayons de la lune pénétraient à travers les barreaux de l'unique fenêtre de la cellule et caressaient son visage juvénile. Rien n'aurait pu ébranler sa prière, pas même cette petite mèche de cheveux blonds qui s'était échappée de son voile et lui chatouillait obstinément la joue.

— Seigneur, j'ai toujours été obéissante. Cela fait si longtemps à présent. Je me sens si seule ici...

Des larmes coulèrent de ses grands yeux bleus et s'écrasèrent sur le papier entre ses mains. Cyrielle connaissait déjà chaque mot du billet qu'elle venait de recevoir.

*Ma douce moitié,*

*Chaque jour passé loin de toi m'arrache des soupirs de douleur. Voici six ans, six ans qu'on t'a envoyée dans ce couvent ! À quand la délivrance ? Nancy me dit de garder courage et que le moment tant attendu arrivera bientôt. Peut-être espère-t-elle que le comte Jean, fort de sa victoire contre les ennemis du roi, t'enjoindra de revenir au château dès son retour ? Je le souhaite de tout mon cœur...*

*N'oublie pas que tu occupes toutes mes pensées,*

*Ton Tristan*

Cyrielle serra plus fort la lettre. Elle essayait de refréner ses larmes, mais celles-ci semblaient intarissables.

— Seigneur, je vous en prie, ayez pitié de vos enfants...

Soudain, une lumière éclatante jaillit de l'autre côté de la fenêtre. La jeune fille sursauta puis se releva brusquement. Bientôt, des cris

lui parvinrent de l'extérieur, déchirant l'habituel silence du couvent. Ses doigts menus essayèrent ses joues, puis elle avisa la seule chaise de sa cellule — l'unique meuble qu'elle possédait mis à part son lit — et la poussa contre le mur pour grimper dessus. Les poings fermés autour des barreaux en métal, la novice tressaillit. Une colonne de fumée noire s'élevait au fond de la cour du monastère. Elle eut à peine le temps de descendre de la chaise qu'une clé tourna dans la serrure. La porte de sa cellule s'ouvrit brutalement sur une sœur paniquée.

— Sors, dépêche-toi ! Le feu a pris dans la réserve et se propage aux autres bâtiments !

Cyrielle blêmit et ne se fit pas prier. Les sœurs de la Charité formaient un ordre pauvre, le bois constituait le matériau premier de tous leurs bâtiments. Le moindre incendie pouvait être désastreux. Elle s'empressa de suivre les nonnes dans le corridor qui menait à la sortie.

— Prenez des seaux et apportez autant d'eau que vous le pouvez !

Elle reconnut la voix de la mère supérieure. La novice imita ses camarades qui couraient du puits à la réserve, de grosses gouttes de sueur coulant sur leur front. Leurs vêtements entravaient leurs mouvements et Cyrielle se retenait d'arracher son voile. Le temps manquait. Bientôt, le feu se répandrait à l'étable s'il n'était pas maîtrisé. Les femmes, physiquement épuisées, peinaient à le contenir.

— Des hommes ! Nous sommes attaquées !

Les cris provenaient de la chapelle. Cyrielle eut à peine le temps de se retourner qu'une pluie de flèches enflammées s'abattait sur les bâtiments autour d'elle. Son cœur fit une embardée. Le couvent assailli ? Impossible ! Les religieuses ne possédaient aucun objet précieux excepté le calice et le ciboire de l'église. Des flammes s'élevaient de toute part. L'odeur âcre de la fumée lui remplissait la

bouche et lui piquait les yeux. La chaleur devenait de plus en plus prégnante et lui brûlait les joues. Cyrielle resta figée plusieurs secondes, incapable de concevoir une attaque. Une dizaine d'assailants entouraient désormais la chapelle, située à moins d'une centaine de mètres des religieuses occupées à maîtriser l'incendie. Sœur Marie, qui les avait vus également, lança des ordres aux plus anciennes :

— Abandonnez les bâtisses. Rassemblez les novices et fuyez vers la forêt !

Il fallut plusieurs secondes à Cyrielle pour comprendre le sens de ces paroles. Les voleurs n'étaient peut-être pas venus pour leurs biens matériels. À dix-huit ans, la jeune fille, bien qu'ayant passé ces six dernières années dans un couvent, avait maintes fois entendu parler des hommes et de ce que les sœurs appelaient « le serpent se faufilant dans la caverne ».

— Cyrielle, viens, dépêche-toi !

La nonne la tirait par l'épaule lorsque des appels au loin s'élevèrent.

— Au secours !

Annie ! La plus jeune des novices, une fillette d'environ huit ans, n'avait pas eu le temps de s'échapper. Des pillards, les lèvres étirées en d'horribles sourires carnassiers, l'encerclaient, elle ainsi que d'autres religieuses.

— Partez sans moi !

Cyrielle repoussa la sœur et courut ouvrir les portes de l'étable. Aussitôt les animaux, paniqués par les flammes, s'enfuirent. Sa main se referma *in extremis* sur la bride du seul cheval que possédait la communauté.

— Chut... viens là mon beau, j'ai besoin de toi, murmura-t-elle d'une voix douce.

Ses yeux plongés dans les siens, le hongre se calma. En plus de savoir parfaitement monter, son père lui avait transmis un don pour communiquer avec les chevaux. Patrocle était âgé de vingt ans, mais sa vieillesse n'avait d'égal que sa robustesse. La novice attrapa une fourche, grimpa sur des caisses et se hissa sur le dos de l'animal. Son regard se tourna vers les hommes qui encerclaient ses compagnes devant l'entrée de la chapelle et elle chuchota :

— Seigneur, protégez-nous.

Elle inspira profondément pour se donner du courage puis ses talons pressèrent les flancs de Patrocle, qui fondit sur eux. Sa carrière était impressionnante et les intrus durent éviter à la fois les sabots du hongre et les coups de fourche de la novice. Les pillards desserrèrent les rangs et, bientôt, une issue se présenta aux femmes.

— Fuyez ! s'écria Cyrielle.

Patrocle émit un hennissement aigu. Un homme venait de lui enfoncer une dague dans la cuisse. La monture se cabra et sa cavalière tomba à terre. Elle n'eut pas le temps de se relever que quelqu'un la tira par le bras afin de la ramener vers le groupe qu'elle tentait de sauver. Cyrielle récupéra sa fourche et, refusant de capituler, se remit sur ses deux pieds.

— Les flammes ! Elles se propagent à la toiture ! cria un de leurs agresseurs.

Aussitôt, la majeure partie d'entre eux entrèrent dans la chapelle. En revanche, cinq autres hommes se tournèrent vers les religieuses. Ils ricanèrent en faisant briller leurs lames. La peur pétrifiait les pauvres femmes. Sœurs Clothilde et Cunégonde récitaient le *Notre Père* tandis que sœur Agnès serrait fort la petite Annie. Bientôt, Cyrielle et ses camarades seraient tuées. Quelle sottise ! Comment avait-elle pu penser un seul instant pouvoir affronter ces monstres ? Aucune échappatoire ne se présentait. Le feu dévorait

les bâtiments et d'autres pillards arrivaient de tous les côtés. Combien étaient-ils ? Vingt, trente ? La tension montait de plus en plus. Toutefois, le bras de la novice ne tremblait pas et son regard déterminé fixait ses assaillants qui se rapprochaient.

Soudain, ce fut comme si le temps se figeait. Des chevaux surgirent des flammes, avec sur leur dos des cavaliers rugissant tels des démons de l'enfer. L'homme le plus près des sœurs eut à peine l'occasion de se retourner qu'une massue lui explosa le visage. Son sang gicla sur Cyrielle. Les autres femmes hurlèrent de peur tandis que la novice essayait de ne pas paniquer.

— Allons-y ! s'écria-t-elle.

Rien ne leur assurait que ces mystérieux guerriers fussent là pour les aider. Le petit groupe longea les bâtisses enflammées pour fuir vers la forêt. Cyrielle donnait des coups de fourche aux pillards pour libérer un passage. Ils ne semblaient plus s'intéresser à elles, pas plus que les cavaliers. Encore fallait-il réussir à s'échapper. Annie se mit alors à crier. Un homme avait quand même décidé de les poursuivre. Sœur Agnès bondit et tendit son large crucifix en bois à quelques centimètres du visage de l'assaillant. Celle-ci avait dû l'emporter pour le sauver des flammes.

— Arrière, mécréant ! s'écria Agnès.

L'intéressé se mit à rire à gorge déployée.

— Tu crois que ce bout de bois me fait peur, garce ?

— Pardonnez-moi, Seigneur ! s'exclama alors la religieuse tout en frappant de toutes ses forces le crucifix sur la tête de son agresseur.

L'homme tomba à terre, assommé, et la sœur se signa en réclamant la miséricorde du Tout-Puissant. Sœurs Clothilde et Cunégonde l'imitèrent avec une mine honteuse. Cyrielle, quant à elle, ne put réprimer un sourire.

Après s'être suffisamment éloignées du danger, elles s'abritèrent derrière un petit monticule de terre. Les religieuses étaient assez âgées et leur cœur ne résisterait pas longtemps. Désormais, elles disposaient d'une vue imprenable sur ce qui se déroulait. Leurs agresseurs se faisaient massacrer par seulement quatre guerriers. Ils ne semblaient pas porter d'armure, ni aucun blason ou bannière.

— Regardez, celui-là... , murmura sœur Clothilde en se signant. On dirait le diable en personne !

La sœur pointait du doigt le cavalier qui venait d'exploser deux têtes d'affilée. Sa figure était maculée de sang et l'usage de son arme ne semblait pas lui réclamer le moindre effort. Il n'arborait pas la longue chevelure que portaient les chevaliers de la région. Au contraire, l'entièreté de son crâne et de son visage était rasée. Une cicatrice défigurait tout le côté gauche, du front jusqu'au bas de la joue. Il avait un air redoutable et... effroyable. Un frisson parcourut l'échine de Cyrielle.

Brusquement, un hennissement familier lui parvint. Patrocle ! Le cheval, paniqué et blessé, restait figé entre deux bâtiments enflammés. Abandonnée par la raison, la jeune fille se leva et courut vers l'infortuné. Sœur Agnès eut tout juste le temps de retenir Annie afin de l'empêcher de la suivre tandis que les autres sœurs hurlaient à la novice de revenir.

Cyrielle les ignora, se fraya un chemin entre les cadavres et les débris encore fumants de bâtiments qui s'écroulaient petit à petit. La peur lui nouait le ventre, mais elle ne pouvait pas abandonner le cheval de trait. Heureusement, Patrocle se tenait suffisamment à l'écart, son licol retenu par une poutre à moitié calcinée. Enfin, la jeune fille arriva jusqu'à lui. Il risquait à tout instant de lui donner un coup de sabot. Cyrielle s'époumona à crier son nom jusqu'à ce que le cheval lui prête attention. Alors, elle tendit la main et chuchota en s'avançant. Délicatement, elle délivra la bête, serra sa tête

contre son cœur et ferma les paupières, tentant de projeter son esprit vers le sien.

— C'est bien, Patrocle, fais-moi confiance, je vais te sortir d'ici.

Lorsque ses yeux s'ouvrirent, ils plongèrent immédiatement dans ceux du cavalier balaféré. L'homme se tenait à une dizaine de mètres, toujours perché sur sa monture, et avait cessé tout combat. Son regard était intense et possédait quelque chose... de troublant. Il semblait vouloir pénétrer son âme. Qui était-il ? Et pourquoi était-il là ? Le temps s'était arrêté, Cyrielle et l'inconnu se scrutaient pour essayer de trouver des réponses à leurs questions muettes.

Un cri retentit, le guerrier se retourna. Un de ses compagnons l'appelait. Cyrielle en profita pour échapper à l'emprise de son regard et pour faire avancer Patrocle. Les bâtiments s'effondraient tout autour d'elle et elle n'eut d'autres choix que de se rapprocher de la zone de combat. Une boule au fond de l'estomac, la novice avançait prudemment tout en chuchotant des paroles apaisantes à l'animal. Elle ne put s'empêcher d'essayer de repérer le guerrier balaféré, elle espérait intérieurement qu'elle réussirait à fuir avant que le combat se termine. La reconnaissance l'habitait, mais elle craignait que ces mystérieux sauveurs ne se retournent ensuite contre le couvent.

Encore quelques mètres et Patrocle pourrait courir vers la forêt. La jeune fille se figea soudain. Un des pilleurs, alors allongé au sol, parvint à se relever avec une grimace douloureuse, un arc en mains. Malgré le peu de distance qui les séparait, il ne la remarqua pas, toute son attention focalisée sur son ennemi. Il banda l'arme en direction du guerrier balaféré qui lui tournait le dos. Tout se passa très vite. Cyrielle lâcha Patrocle, se saisit du premier objet à sa portée et frappa le pillard de toutes ses forces en criant. Le bloc de pierre lui fracassa le crâne et la flèche manqua sa cible.

Cyrielle abandonna son arme de fortune et tomba à genoux, les deux mains plaquées sur sa bouche. L'horreur de son geste la fit tressaillir des pieds à la tête tandis que son estomac menaçait de se retourner. Des larmes coulèrent sur ses joues et ses yeux croisèrent une nouvelle fois ceux du cavalier balaféré. Celui-ci la regardait encore de manière indéchiffrable... Elle venait de tuer quelqu'un ! Ce guerrier était-il à ce point maléfique pour pousser une fille de Dieu à commettre un acte aussi ignoble ? Il s'avança vers elle et ce fut trop pour Cyrielle. Secouant la tête, elle se releva et s'enfuit à toutes jambes, Patrocle sur ses talons. La novice ne sut si le cavalier la suivait. Elle ne se retourna pas une seule fois, espérant que tout cela ne soit qu'un cauchemar et que, bientôt, elle se réveillerait.

\*\*\*

— Ne vous en faites pas, dans une semaine, ce sera comme s'il ne s'était rien passé ! La blessure n'est pas profonde. Ma sœur ? Ma sœur, vous m'entendez ?

Cyrielle sursauta aux paroles de Jean, le maréchal-ferrant du village voisin au couvent. Son esprit se remémorait pour la millième fois les événements de la nuit précédente. La jeune fille sourit à l'homme et lui donna les quelques pièces en sa possession.

— Pouvez-vous garder Patrocle le temps de son rétablissement ? demanda-t-elle poliment.

Le maréchal-ferrant acquiesça puis s'intéressa à une autre bête. Cyrielle avait proposé aux sœurs de conduire elle-même le hongre chez Jean. C'était un brave homme, mais l'odeur qui régnait dans son antre, un mélange de sueur, de soufre et de sang, repoussait tous les membres de la communauté. Nul ne se portait jamais volontaire pour cette tâche et Cyrielle pouvait ainsi s'accorder un moment de solitude. La jeune fille n'avait pas non plus dû trop insister pour obtenir l'argent nécessaire aux soins. Un cheval constituait un

bien rare, surtout dans ces moments difficiles. Elle caressa Patrocle qui la gratifia d'un coup de tête affectueux.

— Ce que j'ai fait là-bas restera entre nous, promis ? lui murmura-t-elle à l'oreille.

Elle n'attendait nulle réponse, mais le simple fait de s'exprimer la soulageait. Sœurs Clothilde, Cunégonde et Agnès avaient continué leur ascension dans la forêt pendant que la jeune fille aidait le vieux canasson. Elles n'avaient fort heureusement rien vu de son crime. Cyrielle avait déjà reçu assez de réprimandes pour son attitude inconsidérée. Son regard se posa sur ses mains. Fines, délicates, elles passaient leur temps à prier et à s'occuper des simples — c'est ainsi que les religieuses appelaient les plantes médicinales — que faisait pousser sœur Agnès. Celle-ci lui avait enseigné différents remèdes et la jeune fille les avait tous retenus avec attention. Comment de telles mains, formées à guérir et à prendre soin des malades, avaient-elles eu la force de supprimer une vie ? La novice les avait nettoyées frénétiquement à plusieurs reprises pour retirer le sang, mais il lui semblait que celui-ci réapparaissait à chaque fois. Ainsi plongée dans ses réflexions, Cyrielle ne remarqua pas tout de suite la petite fille qui tirait sur sa robe :

— Mère Thérèse demande à tout le monde de se réunir. Elle n'a pas l'air de bonne humeur...

Cyrielle baissa les yeux sur l'enfant et lui sourit gentiment. L'abbesse n'était pas une femme chaleureuse. Après la mise à sac de son couvent, son caractère ne risquait pas de s'améliorer ! Cyrielle déposa un baiser sur le museau du cheval et, à contrecœur, suivit la petite. Après toutes ces émotions, elle n'aspirait qu'à une chose : sombrer dans un sommeil profond et ne plus penser à rien. Plusieurs familles du village le plus proche avaient proposé d'héberger les sœurs en remerciement des nombreux bienfaits qu'elles leur

avaient octroyés par le passé. Les habitants avaient vu les flammes lécher le ciel pendant la nuit et s'étaient mobilisés pour les aider.

À l'intérieur de l'église, la mère supérieure discutait en tête à tête avec le prêtre de la paroisse. La novice avança vers l'autel, l'oreille attentive aux conversations des sœurs déjà installées sur les bancs. Pourquoi s'en était-on pris à elles ? La guerre se déroulait bien plus au nord et aucun homme d'armes ne s'était encore aventuré dans le comté. Était-ce à cause des réquisitions de vivres pour les soldats ? Des famines à répétition ? Beaucoup de pauvres gens avaient été réduits à la mendicité, mais jamais, ô grand jamais ils n'auraient attaqué des femmes de Dieu ! Sans compter qu'elles, les sœurs de la Charité, géraient un hospice en ville et s'occupaient des plus démunis. Qui aurait bien pu leur en vouloir ? Et, plus encore... qui les avait sauvées pour disparaître aussitôt ?

Cyrielle rejoignit les deux premières rangées de bancs où de très jeunes filles parlaient, elles aussi, avec nervosité. Seul un tissu blanc autour de leur visage, symbole de leur noviciat, les différenciait des religieuses définitives. Ces dernières étaient les copies conformes de leur supérieure : un voile d'un noir délavé entourait une guimpe jaunie par le temps. Celle-ci recouvrait le cou des nonnes, plongeant ensuite dans une robe sombre en laine. Cyrielle constatait avec soulagement que toute la communauté était présente, en plus ou moins bon état.

Un raclement de gorge et un coup d'œil désapprouvateur de sœur Cunégonde obligèrent la jeune fille à vite s'asseoir. Annie lui avait justement gardé une place au premier rang et les deux novices se sourirent timidement. Le silence s'installa dans l'auditoire tandis que le prêtre prenait la parole.

— Mes sœurs, ce qui s'est passé cette nuit est affreux, mais grâce à Dieu vous êtes toutes saines et sauvées ! Prions le Seigneur pour le remercier...

À peine ouvrit-il la bouche pour prononcer d'autres mots que mère Thérèse prit la parole. Le prêtre en sembla contrarié.

— Mes sœurs, je ne vous cacherai pas que la situation est terrible. Tous les bâtiments ont été détruits. Mais, comme l'a fait remarquer père Thomas, aucune perte humaine ou animale — Cyrielle sentit un regard sévère se poser sur elle — n'est à déplorer, grâce au Ciel.

— Amen ! enchaîna le prêtre.

La mère supérieure lui décocha une œillade glaciale, elle détestait être interrompue. Sa posture droite, quelque peu guindée, accentuait sa taille déjà haute. Tout son aspect était sec et osseux. Pourtant, son visage trahissait un reste de jeunesse et de beauté que le temps n'avait pas encore emporté. Quel âge avait-elle ? Une quarantaine d'années peut-être, pas beaucoup plus. La plupart des sœurs la dépassaient en âge, mais l'abbesse dégageait une aura d'autorité que Cyrielle n'avait jamais vue ailleurs : la communauté retenait son souffle au moindre pincement de lèvres ou froncement de sourcils de leur supérieure, comme à cet instant. Un silence pesant planait dans l'église et même l'homme le plus vaillant du royaume aurait été mal à l'aise face à la matriarche.

Père Thomas déglutit et décida en définitive de se taire. L'étau du regard de l'abbesse se desserra alors pour finalement se porter sur ses semblables :

— Je disais donc que nous sommes toutes en vie. Les villageois sont à la recherche de nos moutons, mais nous n'avons malheureusement plus aucune réserve et tout notre stock de laine a brûlé. Privées du bénéfice de leur vente, il nous sera impossible d'acheter des vivres pour l'hiver.

Des soupirs s'élevèrent dans les rangs.

— Notre ami, l'abbé de Morray, est mourant et ses moines ont dû gérer dernièrement une épidémie. Ils ont le cœur sur la main,

mais nous les mettrions en difficulté en quémendant leur soutien. Peut-être que l'évêque pourra nous venir en aide, mais il est apparemment fort occupé à négocier la paix auprès du roi et de ses anciens ennemis.

Des murmures parcoururent les rangs, vite éteints par le regard sévère de la mère supérieure.

— J'irai avec deux d'entre vous en délégation pour obtenir son soutien. Néanmoins, vous savez comme moi qu'il tentera d'en profiter pour s'immiscer dans notre quotidien conventuel. Et il est hors de question qu'un homme vivant dans le siècle nous impose une vie de recluses !

Père Thomas toussa. Décidément, il semblait être de trop dans sa propre église. Durant ses années au couvent, Cyrielle avait appris les différends qui opposaient le clergé séculier, celui qui vit dans le monde auprès des laïcs, et le clergé régulier, reclus la plupart du temps dans des monastères. Le rôle de ce dernier consistait essentiellement à prier pour les âmes des mortels, en particulier des nobles qui n'hésitaient pas à faire don de leurs biens, et parfois aussi de leurs filles, pour être certains d'aller au paradis. La présence d'un grand nombre de novices dans le couvent s'expliquait ainsi et Cyrielle estimait cela particulièrement injuste.

Malheureusement, les abbesses ne possédaient pas autant d'indépendance que leurs homologues masculins. Ainsi, les évêques tentaient tant bien que mal d'obtenir le droit de contrôler les monastères féminins auprès du pape. Mère Thérèse continua :

— Cela prendra le temps qu'il faudra, mais nous reconstruirons notre couvent. Et si c'est nécessaire, nous utiliserons ceci.

Elle sortit d'un sac le ciboire et le calice en or serti de rubis, les seuls objets précieux de la communauté. Des murmures étonnés s'élevèrent dans les rangs. Le prêtre prit le premier la parole :

— Mère Thérèse, voyons, vous ne pouvez pas faire cela. Ces objets sont sacrés et appartiennent à l'Église ! Ce serait sacrilège que de les vendre !

— Le sacrilège, père Thomas, serait de ne pas venir en aide aux brebis égarées. Or nous, les sœurs de la Charité, ne nous contentons pas de prier, nous aidons notre prochain. Lors de la Cène, le Christ ne but pas dans une coupe en or, nous ne le déshonorerions pas en imitant son geste, mais bien en abandonnant nos ouailles.

Le rouge montait de plus en plus aux joues du prêtre et celui-ci maugréa quelques mots à peine audibles :

— Ce sont *mes* ouailles...

Malheureusement la mère supérieure l'avait entendu.

— Oui, vous avez raison. Sachez, à ce propos, que des lépreux attendent aux portes du village. Ils ont besoin de soins et nous devons finir ici. Vous devriez aller les voir, un peu d'air vous ferait le plus grand bien. Vous êtes rouge comme une tomate, mon ami. Nous venons d'essuyer un désastre, autant en éviter un autre en perdant le prêtre de la paroisse...

Si de la fumée avait pu s'échapper par les oreilles du père Thomas, elle aurait envahi toute l'église. Ne sachant sans doute quoi répondre, il se dirigea vers la sortie. Juste avant qu'il ne claque la porte derrière lui, mère Thérèse s'exclama :

— Amen !

Les sœurs pouffèrent. Père Thomas n'était pas un modèle de vertu et se contentait de ses sermons et de ses offices. Jamais il n'avait cherché à aider un villageois sans obtenir de contrepartie. Il donnait la messe au couvent et même la mère supérieure s'ennuyait de son débit de parole morne et sans vie. Elle venait sans doute de se venger de l'agacement et de la rancœur accumulés durant des années. Petit à petit le calme revint.

— Sans ressources, nous ne pourrons pas reconstruire et je dois avouer que j'espère ne pas en venir à de telles extrémités. En attendant, nous ne pourrons pas rester réunies. Nous nous répartirons au sein des trois autres monastères féminins du comté. Je vous prierai d'obéir à leurs supérieures autant qu'à moi. Suis-je bien claire ?

Toutes les religieuses acquiescèrent.

— Avez-vous des questions ?

Plusieurs mains se levèrent et l'abbesse donna la parole à sœur Clothilde.

— Ma mère, avec tout le respect que je vous dois, comment ces objets ont-ils été sauvés ? Les pillards n'ont-ils pas eu le temps de les voler ? Seraient-ce les mystérieux cavaliers qui vous les ont rendus ? Avez-vous eu vent de leur identité ?

Un silence encore plus grand s'installa dans l'assemblée. La religieuse venait de poser les questions qui brûlaient toutes les lèvres. La tension dans la chapelle était à son comble et l'abbesse prenait tout son temps pour répondre. Connaissait-elle seulement le fin mot de cette histoire ? Cyrielle en doutait. L'irritation de sa supérieure, habituée à avoir réponse à tout, la confortait dans ses suppositions. Malgré tout, la jeune fille espérait se tromper.

— Il est encore trop tôt pour le déterminer. Les villageois n'ont découvert aucune bannière, aucun fanon à terre. Nos attaquants semblent être de simples pillards ayant jeté leur dévolu sur notre couvent. Leur nombre était, je le reconnais, étonnant. Mais il s'avère que d'autres bandes organisées se répandent dans le comté. Plusieurs explications sont plausibles. Les troupes reviennent du front et certains enrôlés refusent peut-être de retourner à une vie de dur labeur. Certains s'adonneront à ce qu'ils ont appris durant ces dernières années : semer la mort et prendre le bien d'autrui.

— Et pour les quatre cavaliers, croyez-vous que ce soit également des soldats revenus du front ? Des chevaliers de nos contrées ?

La sœur qui était intervenue sans autorisation se fit incendier du regard. Penaude, elle s'enfonça au creux du banc. La mère supérieure lui répondit tout de même :

— Je ne pense pas. Ils semblent être de parfaits étrangers à ce que m'ont dit les sœurs Clothilde et Cunégonde. Il se peut que la fin de la guerre soit également à l'origine de leur présence. Je doute qu'ils soient des chevaliers, malgré leur maîtrise du combat. Certes, ils n'ont rien volé et ont laissé derrière eux les biens de la chapelle, mais leur secours était peut-être fortuit. Aucun ne s'est enquis de notre état ou n'a tenté d'éteindre l'incendie. Nous ont-ils d'ailleurs remarquées ? Quelle aurait été leur réaction s'ils nous avaient vues ? Ils ont répandu le sang sans le moindre remords sur une terre sacrée et n'ont laissé aucun survivant. Ils ne connaissent ni pitié pour leurs ennemis ni compassion pour les démunis. Seul le chaos semblait animer leurs bras !

Sœur Cunégonde se signa et prononça les mots suivants avant de déglutir péniblement :

— « Le pouvoir leur fut donné sur le quart de la terre, pour faire périr les hommes par l'épée, par la famine, par la mortalité, et par les bêtes sauvages de la terre... ».

— *Apocalypse*, verset 6, termina sœur Clothilde.

Toutes les religieuses se signèrent. La petite Annie fronça les sourcils d'incompréhension comme la plupart des novices. Cyrielle frissonna. Les sœurs faisaient référence aux quatre cavaliers de l'Apocalypse : Mort, Famine, Guerre et Conquête. Sœurs Clothilde et Cunégonde possédaient une obsession pour la fin des temps, mais cette fois-ci, elles avaient réussi à semer l'inquiétude au sein de la communauté. La fatigue et l'émotion de ces dernières heures

devaient également aider. Cyrielle repensa au balafre et s'interrogea sur le cavalier qui le représentait le mieux. De quelle couleur était son destrier déjà ? Elle se creusa la tête. Il s'agissait d'un cheval massif, qu'elle n'avait pas souvent vu dans le comté, et sa robe était noire, rougie par endroit par le sang des victimes. Et la lueur des flammes accentuait cette couleur...

La jeune fille sursauta en entendant les exclamations craintives de plusieurs moniales :

- Des démons sortis des flammes !
- Des visages hideux, monstrueux !
- Ils sont venus pour nous voler nos âmes !
- Silence ! s'écria la mère supérieure.

Toute l'assemblée se tut. Elle reprit, la paume de sa main contre son front :

— Ne cédez pas à la panique. Bientôt le comte sera de retour et chassera tout danger des terres. Nous devons nous concentrer sur le plus urgent, la reconstruction du couvent !

Puis elle exposa le rôle que chaque religieuse devrait jouer. Mère Thérèse détestait les superstitions et il n'y avait rien de mieux que le travail pour éloigner les esprits du chemin dangereux de la peur. Enfin, elles purent disposer.

— Sauf toi Cyrielle, j'ai à te parler.

La jeune fille s'exécuta à contrecœur. Leur dernier tête-à-tête s'était très mal déroulé. La novice avait été consignée et enfermée dans sa cellule avec ordre de ne plus se rendre au village. Une fois la chapelle vide, mère Thérèse s'assit à ses côtés.

— Je suis toujours fâchée de tes relations avec ce jeune homme. Il a vraiment eu de la chance que je ne le fasse pas arrêter.

Cyrielle se mordit la lèvre inférieure. Il y a de cela six mois, sœur Cunégonde avait lu une missive adressée à la jeune fille. En tant que responsable des novices, elle s'estimait le droit de connaître les

secrets des autres. Tristan s'était un peu trop épanché et avait donné rendez-vous à Cyrielle au village. Il avait parcouru de longs kilomètres, hélas en vain. Sœur Cunégonde avait tout de suite prévenu l'abbesse et déclaré que, elle se souvenait encore des mots exacts : « Cyrielle est une perfide, elle nous cache un amant qu'elle entretient régulièrement ». Les religieuses avaient, depuis lors, enfermé et surveillé étroitement la prétendue pécheresse. Elles l'avaient obligée à écrire une lettre cruelle, ensuite remise au jeune homme, où Cyrielle lui demandait de ne jamais chercher à la revoir. La jeune fille avait cru en mourir de douleur. Heureusement, elle avait trouvé une alliée en la personne de sœur Agnès qui, messagère de la missive mensongère, avait averti Tristan de ne pas y accorder la moindre valeur. Depuis lors, et à l'insu des autres sœurs, la guérisseuse aidait les deux jeunes gens à communiquer.

— Cyrielle, je n'ai pas agi ainsi pour te causer du chagrin. Les religieuses sont mariées au Christ et à personne d'autre.

La jeune fille gardait un silence obstiné. Elles avaient déjà eu cette conversation et il était inutile de la réitérer.

— Même si tu vivais hors de ce couvent, jamais tu ne serais autorisée à épouser un... Qu'est-il, rappelle-moi ? Un forgeron ? Non, même pas, un apprenti forgeron ! C'est ridicule, Cyrielle, ridicule !

Ses prunelles la scrutaient d'un air sévère.

— Réponds-moi !

— Vous ne pouvez pas comprendre..., murmura l'intéressée.

Cyrielle releva la tête et plongea ses yeux dans ceux de l'abbesse, avant de poursuivre :

— Nous avons déjà eu cette discussion. Si vous n'avez rien d'autre à ajouter, puis-je disposer ?

Un éclat de colère traversa le regard de son interlocutrice, mais la jeune fille ne faillit pas.

— Non, tu ne peux pas. Malgré ta désobéissance je me dois de... — elle soupira — te remercier pour la nuit passée. Non pas que j'approuve ton geste. Il était complètement stupide ! Mais sans toi, il y aurait peut-être eu trois sœurs et une novice en moins dans cette chapelle.

De tels propos désarçonnèrent Cyrielle. Jamais l'abbesse n'avait eu un mot gentil à son égard. Elle continua :

— Tu avais douze ans à ton arrivée ici. Je me souviens que tu es restée dans un mutisme profond durant plusieurs mois, jusqu'à ce que sœur Agnès te prenne sous son aile. Tu n'étais pas là par choix, je le sais bien. Et ce n'était pas mon choix de te garder non plus, mais celui de ta famille.

— Je le sais...

— Je n'ai pas fini ! s'emporta mère Thérèse.

Puis elle se radoucit.

— Écoute-moi jusqu'au bout. J'ai décidé de renvoyer toutes les novices chez elles le temps des travaux. Nous ne pouvons plus assurer leur enseignement et encore moins leur sécurité.

Le regard de Cyrielle brilla avant de s'éteindre rapidement. Jamais elle n'avait eu l'autorisation de retourner au château. Une fois par an, chaque novice recevait la permission de rentrer chez elle, durant deux semaines, accompagnée d'une autre jeune fille. Cette dernière devait vérifier que les préceptes du couvent étaient respectés au sein de la famille. Cette pratique permettait également de réaliser des économies parmi les religieuses qui se déchargeaient de deux bouches à nourrir. Les mères se réjouissaient de retrouver leurs filles. Malheureusement, aucune n'attendait Cyrielle, la sienne étant morte il y a bien longtemps. Quant au reste de ses parents, ils étaient restés sourds à ses requêtes. Certes, la jeune fille avait accompagné certaines de ses camarades dans leur famille, mais cela

n'était pas la même chose que de retourner chez soi... La mère supérieure dut lire dans ses pensées, car elle ajouta :

— Ils n'auront pas le choix, Cyrielle. Je n'ai pas le temps d'attendre une réponse qui ne viendra pas. Tu pars demain, comme toutes les autres. Une caravane de marchands se rendra à l'ouest après avoir récupéré leurs chevaux chez le maréchal-ferrant. Vous ne vous ferez pas attaquer. Ils ont payé des hommes d'armes pour les escorter. Sœurs Clothilde et Cunégonde t'accompagneront. Il faudra marcher.

L'abbesse sourit enfin et son regard dévia vers la porte de la chapelle :

— Je les vois déjà ruminer derrière mon dos à l'idée de marcher deux jours entiers pour rejoindre le Val Doré.

Puis son visage redevint dur et sérieux. Elle prit les mains de Cyrielle entre les siennes.

— Nous avons plus de points communs que tu ne le crois. Je te propose un accord. Durant les mois, voire l'année à venir, je te laisse libre de vivre dans le monde. À ton retour, tu pourras refuser de prononcer tes vœux et mettre fin à ton noviciat. Réfléchis bien à ce que tu désires, car si telle est ta volonté, je m'opposerai au souhait de ta famille de te faire entrer dans les ordres. Profite de la vie à la cour, mais n'oublie pas que, religieuse ou pas, tu auras toujours des devoirs et des obligations envers ta parentèle. La liberté n'est pas un cadeau dont peuvent jouir les femmes.

Cyrielle hésita un instant et demanda :

— Quelle est la contrepartie ?

— Je souhaite que les sœurs et toi intercédiez en notre faveur. Le comté abonde en richesses. Si le seigneur du lieu ne peut nous envoyer de l'or, qu'il nous fournisse les pierres de ses carrières ou le bois de ses forêts pour reconstruire le couvent. Toute aide est la

bienvenue. Il faut aussi s'assurer qu'il ne prenne pas à la légère l'attaque subie. C'est le devoir du comte Jean de veiller sur ses sujets.

— Ma mère, ce que vous me demandez est impossible, je n'ai aucune influence...

L'abbesse déposa son doigt osseux sur les lèvres de la jeune fille.

— Rien n'est impossible. Demain, tu ne seras plus Cyrielle, la novice. Lorsque l'aube succédera à la nuit, tu redeviendras celle que tu étais il y a six ans, Cyrielle de Montfaucon, unique héritière de feu Guillaume le Téméraire et nièce de l'actuel comte du Val Doré.

Cyrielle acquiesça pour donner son consentement. Mère Thérèse lui baisa le front puis quitta la chapelle. Tout étourdie par ces paroles, la novice se leva et s'apprêta à sortir pour annoncer la bonne nouvelle à sœur Agnès. Toutefois, une bible oubliée sur un banc attira son attention. Elle décida de la récupérer afin de la remettre à sa propriétaire quand son regard glissa sur la page ouverte :

« Un autre cheval sortit : il était rouge feu. Son cavalier reçut le pouvoir de bannir la paix de la terre pour que les hommes s'entre-tuent, et une grande épée lui fut donnée ».

## Chapitre 2 : La cité comtale

Mère Thérèse n'avait pas menti quant à la pénibilité du voyage. Seules quelques brèves haltes de sommeil avaient ponctué les deux derniers jours de marche. Les marchands n'étaient pas très loquaces, pas plus que les hommes d'armes qui les accompagnaient, sans cesse sur le qui-vive. Le moindre bruissement d'herbe les faisait sursauter. Était-ce le récent sac du couvent qui provoquait de telles réactions ou l'état du comté était-il pire que ne le pensait Cyrielle ? Avoir vécu coupée du monde durant tant d'années la rendait ignorante. Elle ne savait pas comment entamer poliment une conversation sans froisser leurs compagnons de voyage. De toute façon, les deux nonnes la surveillaient étroitement. Même loin du couvent, elles comptaient bien respecter la réserve qui seyait à des religieuses.

Hormis leurs vêtements identiques, les deux sœurs de la Charité ressemblaient à s'y méprendre à des jumelles : petites, ridées, grimaçantes, elles se plaignaient en chœur de leurs rhumatismes, à tel point qu'il leur arrivait de prononcer la même phrase, en même temps. Il était tout de même plus aisé de les distinguer quand elles ouvraient la bouche : sœur Clothilde parlait du nez et sœur Cunégonde s'exprimait d'une voix si rauque que l'on aurait dit qu'elle avait respiré de la fumée toute sa vie. Ces heures de voyage permirent néanmoins à Cyrielle de mieux les observer. Aussi, sous leur carapace d'austérité, la jeune fille identifia une Cunégonde très alerte et méfiante tandis que sa comparse évoluait dans son ombre. Son habitude de se tordre les mains trahissait une personnalité plutôt anxieuse.

Le convoi traversa plusieurs bois et une plaine bordée de très hautes collines. Il passa par quelques villages, le temps d'une halte pour abreuver les chevaux. Les habitants semblaient étrangement distants. La guerre n'avait peut-être détruit ni champs ni maisons, mais la misère se lisait sur leurs traits tirés. Les taxes avaient fortement augmenté et une grande partie des récoltes avaient été confisquées. La part restante pour les paysans était moitié moindre chaque année et ne suffisait pas pour d'une part, se nourrir, d'autre part pourvoir à de nouvelles semailles. Heureusement, le retour prochain du comte ranimait l'espoir du peuple. D'aucuns espéraient que de l'aide viendrait de leur seigneur maintenant que l'effort de guerre n'était plus nécessaire. Cyrielle ne put s'empêcher de se reprocher les moments où elle se plaignait de la soupe et du pain quotidiens du couvent. Beaucoup de ces pauvres gens n'avaient même pas un quignon à se mettre sous la dent.

Au début de l'après-midi du troisième jour, les murailles de Ritwak, la capitale du Val Doré, apparurent enfin. Une forteresse surplombait la ville sur une large falaise entourée d'un important système défensif. Le château était tel que dans le souvenir de la jeune fille, qui ne put s'empêcher de sourire. Cyrielle se rappelait la vue imprenable qu'on avait du haut de ses tours de guet. Le donjon, progressivement agrandi, pouvait accueillir plusieurs centaines d'invités.

La caravane de marchands s'arrêta à la porte principale de Ritwak. Chacun devait payer une taxe pour pénétrer dans l'enceinte. Heureusement, les ordres religieux en étaient exemptés. Pendant que les gardes vérifiaient leurs chargements, Cyrielle observa les nombreuses personnes installées à l'extérieur des murs. Des paysans, trop pauvres pour s'acquitter des droits d'entrée, y vendaient discrètement leurs produits.

Puis la caravane continua son chemin à travers les rues tortueuses de la ville. Les maisons s'avéraient bien plus hautes que dans son souvenir et assombrissaient la rue. Mais bientôt, elle reconnut certaines devantures et s'amusa de constater qu'après tant d'années, peu de choses avaient changé. Tout le monde semblait pressé et accaparé par son travail. Des femmes balayaient le devant de leur maison en discutant d'une voix haut perchée, grondant parfois les enfants qui les bousculaient dans leurs jeux.

Enfin, leur escorte s'arrêta près de la place du marché. Une foule de couleurs, de sons et d'odeurs envahirent aussitôt les sens de Cyrielle. Une impression de familiarité l'enveloppa lorsqu'elle huma la fragrance des épices, notamment la cannelle qui relevait la plupart des plats au palais. Les légumes, les fleurs séchées et les belles soieries offraient à sa vue une véritable palette de couleurs. Des éclats de voix perçaient à gauche et à droite, chaque commerçant essayant de parler plus fort que les autres pour attirer des clients.

— Nous sommes arrivés, déclara l'un des marchands.

Les religieuses le remercièrent avant de s'asseoir, l'air harassé, sur le bord d'un point d'eau tandis que Cyrielle ne pouvait détacher les yeux de la foule ambiante.

— Quel endroit abominable ! s'exclama l'une.

— Il y a beaucoup trop de bruit ici ! renchérit l'autre.

Les sœurs Clothilde et Cunégonde se frottaient douloureusement les articulations. Hélas, il faudrait bientôt entamer l'ascension vers la citadelle. La mère supérieure leur avait aussi demandé de livrer un paquet accompagné d'une missive. Cyrielle s'assit à côté des sœurs. Elle aurait juré avoir au moins des dizaines de cloques tellement ses pieds la faisaient souffrir !

— Où allons-nous à présent ? s'enquit-elle, d'un air innocent.

— Pour l'amour de Dieu, Cyrielle, ne peux-tu pas nous laisser tranquilles quelques minutes ! se plaignit sœur Clothilde.

— Si vous le désirez, je peux livrer moi-même le paquet, cela vous permettra de vous reposer un peu...

— Nous ne sommes pas infirmes ! se récria sœur Cunégonde.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, répondit humblement la novice. Je crois simplement que vous avez fait votre part du travail en m'accompagnant jusqu'ici et que c'est à moi de faire le reste pour que ce soit équitable.

Le silence s'installa. Sœur Clothilde sortit le paquet et la lettre de son sac puis lança un coup d'œil à sa compagne qui hocha la tête. Alors, seulement, elle les tendit à la jeune fille.

— Tu sauras trouver l'endroit ? s'enquit sœur Cunégonde.

La novice acquiesça et son interlocutrice continua :

— N'emprunte que les rues fréquentées et ne te laisse pas distraire.

Cyrielle promit et quitta ses deux chaperons. Au début, elle marcha lentement. Puis, une fois certaine d'être assez éloignée, elle trotta gaiement. Enfin libre ! Ses sens étaient attirés de tous côtés. Ici, un client mécontent se disputait avec le poissonnier. Là, des femmes se racontaient les derniers potins tout en inspectant les légumes d'un étal. Toutefois, ses jambes la portèrent loin, bien plus loin. L'enthousiasme qui la saisissait lui avait complètement fait oublier la douleur de ses pieds. Elle espérait que ses souvenirs ne la trahiraient pas et que ce qu'elle cherchait se trouvait toujours au même emplacement. Son cœur battait à tout rompre.

Enfin, elle distingua de la fumée blanche. La maison du forgeron ! Cyrielle serra fort le paquet contre sa poitrine. Et si la ville comptait désormais plusieurs forges ? Et si elle se trompait d'endroit ? Que répondre si on la questionnait ? Inspirant profondément, elle s'approcha. Le maître-forgeron, grand et massif, travaillait dans son atelier ouvert sur la rue. Il crachait des ordres à

quelqu'un au fond de la bâtisse. Cyrielle n'eut que le temps d'apercevoir l'apprenti qui s'échappait par une porte donnant sur une cour à l'arrière.

Après une rapide inspection des lieux et l'assurance obtenue que personne ne l'observait, elle escalada la petite palissade qui séparait la rue d'une allée qui menait derrière la boutique. Sa robe ne lui facilitait pas la tâche, mais elle parvint de l'autre côté sans la déchirer. Puis, elle avança prudemment jusqu'à apercevoir le jeune homme. Celui-ci coupait en deux de gros rondins de bois, sans doute pour alimenter le feu de la forge. Il maugréait entre ses dents, l'air mécontent :

— Non, pas comm'ça ! T'es trop lent ! Va m'chercher ci, va m'chercher ça...

Les bras encombrés de bûches, il se retourna pour rejoindre l'atelier. C'était bien lui, son Tristan. Grand et svelte, il avait encore poussé depuis leur dernière rencontre. De nombreuses filles devaient désormais l'admirer. Le soleil léchait sa peau légèrement hâlée, qui contrastait avec son teint maladif de jadis. Des traces de cendres s'épalaient sur son visage, mais n'enlevaient rien à son charme. Ses cheveux châtain clair, trop longs, tombaient devant ses yeux, lui donnant un air fripon. Lorsqu'il la vit, il faillit lâcher son tas de bois, mais seule une bûche atterrit sur son pied. Un juron lui échappa, ce qui fit naître un sourire sur le visage de la jeune fille.

— Cyrielle... c'est bien toi ?

L'intéressée acquiesça. Les larmes commençaient à inonder ses joues. Tellement de temps s'était écoulé depuis leur séparation ! Elle osait à peine croire qu'elle le retrouvait enfin. La novice avait l'impression que le moindre geste esquissé, la moindre parole prononcée pouvaient faire voler ce rêve en éclat. Le jeune homme s'avança lentement, tremblant aussi à l'idée que cette apparition

s'évapore. Parvenu à sa hauteur, il abandonna son chargement au sol et déposa doucement sa main sur la joue de sa bien-aimée.

— Tu es bien réelle. Si tu savais toutes les fois où j'ai rêvé de ton retour.

— Tristan, serre-moi...

Ses paroles n'avaient été qu'un murmure entre ses lèvres. Le jeune homme s'exécuta et enlaça la novice. Une de ses mains se posa délicatement sur la tête de sa bien-aimée afin qu'elle se repose contre lui, dans le creux de son cou. Ses doigts caressèrent ses traits. Les larmes de Cyrielle ne se tarissaient pas et bientôt celles du jeune homme les accompagnèrent. De longues minutes silencieuses s'écoulèrent, entrecoupées du martèlement des outils du forgeron. Puis, lentement, Tristan défit son étreinte, prit le visage de la novice entre ses mains et la contempla.

— Mon bel éclat de lune, dis-moi que tu es de retour et cette fois-ci pour longtemps.

Un faible sourire illumina les traits de Cyrielle. Elle avait tant de choses à lui dire et ignorait par où commencer.

— Tristan ! s'exclama le forgeron. Il vient c'bois ou j'dois venir l'chercher moi-même ?

— J'arrive ! rétorqua le jeune homme d'une voix forte et assurée qu'elle ne lui connaissait pas.

Le moment était mal choisi. Ils savaient tous deux qu'ils ne retireraient rien de bon à se faire surprendre, mais ils ne pouvaient se résoudre à se séparer si vite. Pourtant Cyrielle rompit le silence :

— Va, Tristan, ou tu auras des problèmes. Je serai au château ces prochaines semaines, on se reverra bientôt.

Le jeune homme déposa un baiser sur les mains de la novice avant de les serrer un peu plus fort.

— Promis ?

— Promis.

Les yeux bleu gris de l'apprenti fondirent dans ceux de sa bien-aimée. Aucun des deux ne voulait prononcer d'au revoir.

— Tristan ! hurla le forgeron.

Cyrielle détourna son regard et s'enfuit vers la petite allée. Avant de sauter le muret, elle se retourna tout de même. Tristan était toujours planté là, le bel idiot qu'il était. Mais ce n'était pas n'importe quel idiot, c'était le sien. Elle lui sourit et lui envoya un baiser. Il l'attrapa au vol de sa main droite et le serra contre son cœur. Beaucoup de choses avaient changé durant toutes ces années, mais pas le lien qui les unissait.

\*\*\*

Cyrielle reprit gaiement sa course dans les rues encombrées. Ses retrouvailles avec Tristan se jouaient en boucle dans son esprit. Comme il avait grandi ! Comme il était beau ! Un sourire niais lui étirait la bouche. Elle émergea toutefois de sa bulle lorsque l'église sonna les coups de trois heures. Déjà si tard ? Il fallait se dépêcher. Le paquet devait être remis à l'enseigne « Aux trois chandeliers » située au sud de la cité, soit à l'exact opposé de la place du marché. Parvenir jusque-là se révéla particulièrement ardu. L'expansion de la ville avait entraîné l'apparition de nouveaux quartiers, complètement inconnus à Cyrielle. Celle-ci demanda donc son chemin auprès d'une verdurière qui vendait des salades à grand renfort de cris suraigus. La femme la toisa de la tête aux pieds avant de siffler entre ses dents :

— Descends la rue encore un moment. Puis, lorsque tu verras une enseigne rouge, tu tourneras à la deuxième à droite. La boutique se situe à l'entrée du quartier des étrangers.

Cyrielle la remercia et continua son chemin. Le regard de la femme l'avait mise mal à l'aise. La prudence lui disait d'interroger d'autres personnes. Après tout, elle avait promis de faire bien attention. Elle obtint les mêmes réponses, mais aussi le même regard

suspicieux de la part d'un homme qui transportait des ordures dans un tombereau, d'une mendiante et d'un porteur d'eau.

Plus elle s'enfonçait dans le quartier sud, plus les ruelles se rétrécissaient. Bientôt l'enseigne rouge apparut. Il s'agissait d'une taverne appelée « Au diable hurlant ». La jeune fille poursuivit sa descente avant de tourner à la deuxième intersection sur sa droite. Des bâtisses tombaient en ruine et des abris de fortune servaient de refuge aux miséreux. Un son métallique détourna l'attention de Cyrielle. Une vieille enseigne rouillée, chahutée par le vent, crissait sur ses gonds. Un chandelier à trois branches y était dessiné et aurait eu besoin d'un bon coup de peinture. Cyrielle examina rapidement le reste de la rue, mais il n'y avait pas d'autres enseignes. Elle toqua à plusieurs reprises à la porte. Au bout d'un moment, celle-ci s'ouvrit, juste assez pour qu'une femme échevelée, avec de gros cernes sous les yeux, puisse passer sa tête dans l'entrebâillement.

— Que voulez-vous ?

Cyrielle frissonna. Quel étrange personnage !

— Bonjour, ma dame, je...

Son interlocutrice cilla.

— Ma dame ? Ma dame ? répéta-t-elle, hilare.

Elle ouvrit la porte et invita la novice à entrer. Cyrielle obéit à contrecœur. Le comique de la situation lui échappait et elle espérait terminer rapidement cette transaction. La femme, assise sur un tabouret à l'équilibre précaire, continuait à se tordre de rire. Cyrielle attendit poliment et évalua les lieux. De vieux meubles en bois collés au mur créaient un vide au centre de l'espace. La poussière du sol et les toiles d'araignées au plafond contrastaient avec la propreté des étagères. Mais surtout, l'odeur était particulière. Un mélange de parfums de rose, de jasmin et de cire d'abeille planait dans la pièce,

répandu par toutes les bougies entreposées là. Des miroirs, accrochés à chaque pan de mur, lui renvoyaient son reflet. Enfin, la femme se calma et articula :

— Pardonne-moi ma petite, c'est juste que cela fait longtemps qu'on ne m'a plus appelée « ma dame ».

L'inconnue essuya d'un revers de manche les larmes qui perlaient à ses yeux. Ses cheveux étaient grisonnants, mais son visage conservait une certaine jeunesse. Elle devait approcher de la quarantaine, voire un peu plus. Ses yeux n'arrêtaient cependant pas de bouger, déstabilisant Cyrielle. Elle reprit, semblant répondre à la question muette de son invitée :

— Je n'ai pas fermé l'œil depuis trois nuits.

Elle se leva et fit les cent pas dans la pièce.

— Il se passe quelque chose. Crois-en la pauvre folle que je suis, je le sens ! Quoi ? Qu'as-tu dit ?

— Je n'ai rien dit, répondit Cyrielle, de plus en plus mal à l'aise.

Toutefois la femme ne semblait pas lui adresser la parole. Elle bondit vers un miroir et en serra très fort les extrémités, au point que les jointures de ses doigts en blanchirent.

— En colère, très en colère... Des envies de meurtre. Tuer, massacrer...

— Est-ce que vous allez... bien ? murmura Cyrielle qui perdait petit à petit son sang-froid.

L'hôtesse se jeta sur elle et lui plaqua avec force la main sur la bouche. Ses yeux passaient d'un miroir à l'autre d'un air affolé.

— Chut, chut, ils vont t'entendre !

La panique envahit Cyrielle. Même si elle parvenait à se dégager, rien ne lui assurait d'atteindre la porte à temps. Dieu sait la réaction de cette démente au moindre geste déplacé !

— Écoute...